

DES VIES
BENJAMIN TEJERO

À table, oncle Bernard a une déclaration à faire, l'un de ses neveux en est un. Un quoi ? Tandis qu'une de mes oreilles d'enfant traîne, grand-mère lui demande de parler moins fort. Il est homosexuel chuchote-t-il. L'ensemble du public prend un air circonspect. Il y a ceux qui semblent tellement gênés qu'ils n'osent même pas parler et ceux dont la nouvelle choque et qui après quelques secondes de réflexion s'étalent sur le caractère immoral des mœurs du jeune homme. Enfin, il y a un troisième groupe pour qui l'annonce ne fait pas grand effet, si ce n'est qu'il tente de relativiser et calmer les propos des membres les plus scandalisés.

De toute évidence, le sujet passionne autant qu'il divise la tablée, je laisse mes jouets de côté et m'intéresse de plus près à ce débat bien agité.

Je me souviens de tata Lætitia citant mon prénom « Si jamais un jour Benjamin venait à aimer un garçon, plutôt qu'une fille, je l'accepterais tel qu'il est, il resterait mon neveu et puis c'est tout ». Je comprends alors que le terme homosexuel désigne une personne aimant une autre personne du même sexe qu'elle. Ici oncle Bernard fait donc référence à un homme qui aime un autre homme.

« Aller chut maintenant ! » grand-mère mettait là un terme à la conversation.

Un homme qui aime un autre homme, c'était là une drôle d'idée.

Chacun d'entre nous se pose un jour des questions sur le monde qui l'entoure. Comment est-il né ? Comment fonctionne-t-il ? Par quelles lois est-il régit ?

C'est par l'expérience de la vie que nous apprenons tout cela, par les personnes que nous rencontrons. De part notre position géographique, notre place sociale, nos ressources économiques, nous interagissons avec certains groupes d'individus avec lesquels nous partageons un ensemble de traditions et d'institutions, c'est la définition même d'une société (du latin socius : compagnon, associé). Les traditions induisent des règles de conduite à respecter au sein du groupe, nous parlons alors de normes sociales. Ces normes définissent le domaine, le champ d'action de chaque individu en précisant ce qu'il est acceptable de faire ou au contraire de ne pas faire. D'après Pierre Demeulenaere, dans Les normes sociales, ces normes se divisent en deux sous catégories. Il y a d'un côté les normes formelles, celles qui sont écrites comme les textes de lois, les différents codes ou règlements. Aller à l'encontre de ces normes est punissable, il existe alors différentes sanctions telles que la prison, une amende, etc. De l'autre, il y a les normes informelles. Ces dernières n'ont pas d'existence matérielle, elles constituent les coutumes, les mœurs du groupe, comme la politesse, le respect. S'il n'existe pas dans ce cas-ci d'institution ou d'autorité pour juger du respect de ces normes, tout le monde peut en décider, les sanctions peuvent aller jusqu'à l'exclusion totale de l'individu du groupe. A contrario, cela peut n'entraîner aucune répercussion.

Beaucoup apportent une grande importance à ces coutumes, elles sont synonymes de stabilité, de cohésion dans le groupe. Toute déviance, quelle soit positive ou négative, n'est dans un premier temps pas acceptée. Seul le temps fait que cela rentre dans les mœurs ou non.

Une société dans laquelle ne réside aucune déviance, où le respect des normes est infiniment sans faille et l'attachement aux coutumes intarissable, relève de l'utopie, un genre d'apologue souvent écrit pour dénoncer les injustices et dérives de son temps. Du grec ou-tópos « en aucun lieu », l'utopie désigne la représentation d'une société idéale, sans le moindre défaut. Analyser et comprendre comment est définie la perfection sociale dans ces écrits m'intéresse car ces derniers sont signifiants d'une pensée qui, je crois, encore aujourd'hui, est très largement partagée.

Thomas More dans son Utopie envisage chaque individu comme étant semblable à n'importe quel autre. Il n'y a rien qui les différencie, ils reçoivent la même éducation (les enfants sont rapidement soustraits de l'autorité parentale pour recevoir une éducation unique, la même pour tous) on imagine donc qu'ils sont susceptibles d'avoir la même façon de penser, les mêmes comportements, les mêmes croyances... Ils ne se différencient pas plus par ce qu'ils possèdent, car dans l'utopie, le concept de propriété privée n'existe justement pas. On ne parle jamais en terme d'individu, mais de communauté.

Ceci, si on s'y attarde un peu, n'est pas sans rappeler pour certains points les différents régimes totalitaires du siècle dernier. Je fais ici référence aux jeunesses staliniennes et hitlériennes confondues, même si dans le cas du dernier, plus que la volonté de créer une société soumise à une pensée unique, Adolf Hitler va plus loin, à l'aide de méthodes eugénistes visant à produire

une race unique et pure, la race aryenne. Il est important de noter également que durant la seconde guerre mondiale, les hommes qui aimaient d'autres hommes, l'homosexualité, a elle aussi été mise à mal. Interdite par le régime nazi, tout homme (peu d'informations en ce qui concerne les femmes homosexuelles) soupçonné d'homosexualité est, au même titre qu'une personne de confession juive, arrêté et déporté en camp pour être par la suite exterminé.

*Un triangle rose pour les homosexuels hommes, tandis que le lesbianisme n'était pas réellement criminalisé par le régime nazi, il se trouvait alors représenté par un triangle noir, symbole des inadaptés sociaux.

On estime aujourd'hui entre 5 000 et 15 000 le nombre d'homosexuels qui auraient été envoyés dans les camps de concentration pour y trouver la mort. Malgré tout, au lendemain de la chute du régime nazi, la déportation des homosexuels ne fut pas reconnue.

C'est là que le bât blesse, non seulement les homosexuels ont connu la répression nazie, mais en plus de cela, ils se retrouvent exclus de leur bout d'Histoire, de toute forme de compassion du reste du peuple.

Ce n'est que très récemment qu'une association s'est lancée dans le combat pour faire reconnaître la déportation homosexuelle.

Plus grave encore, la France des années quarante, sous le gouvernement de Vichy, avait pour la première fois depuis de nombreuses années réinstauré des lois criminalisant l'homosexualité. Sur ordonnance signée par le Maréchal Pétain, la majorité sexuelle en ce qui concerne les relations de mêmes sexes a été élevée à l'âge de vingt-et-un ans, contre treize pour une relation hétérosexuelle. Était donc passible d'emprisonnement et d'une lourde amende toute personne s'adonnant à des pratiques homosexuelles si le partenaire sexuel et/ou elle-même se trouvait être en dessous de cet âge légal. À la fin de la guerre, ces mêmes lois n'ont pas été révoquées, mais maintenues en tout état de cause. Il a fallu attendre jusque 1982, pour que cette distinction discriminatoire de l'âge de majorité sexuelle soit abrogée.

SOIS UN HOMME

La tournure à l'impératif est quelque peu signifiante, il semble qu'il ne va justement pas de soit d'en être un, qu'un pénis ne prévaut pas à lui seul d'une masculinité débordante mais qu'il va bien falloir en découdre pour la gagner. Tandis que chez nos congénères de sexe féminin, les menstruations marquent de façon biologique l'accession de la jeune fille au rang de femme, il n'y a pas d'égal chez l'homme. La masculinité, plus qu'une donnée biologique, devient une construction idéologique, un processus éducatif.

«lui ne peut exister qu'en s'opposant à sa mère, à sa féminité, à sa condition de bébé passif. À trois reprises pour signifier son identité masculine, il ne lui faudra se convaincre et convaincre les autres qu'il n'est pas une femme, pas un bébé, pas un homosexuel.» Elisabeth Badinter, XY De l'identité masculine, p58.

Si le racisme et l'idée d'une inégalité des races ont radicalement reculé, l'homosexualité continue de déranger. Ainsi, l'homosexualité comme perversité, semble plus difficile à combattre.

L'homosexualité n'est pourtant pas un phénomène récent. Le regard que portait par ailleurs la société sur cette préférence sexuelle n'a pas toujours été le même. Chez des peuples plus anciens, un homme qui aimait un autre homme était même considéré comme étant plus masculin que ses compères hétérosexuels. De fait, il n'était pas rare que l'homosexualité soit officiellement pratiquée par de grandes figures comme l'empereur romain Hadrien. À cette époque, l'homosexualité était considérée comme une pratique si noble qu'elle en était interdite aux esclaves. Mais avec l'arrivée du christianisme, cela s'est quelque peu compliqué. «Sodome et Gomorrhe, furent ainsi détruites par le feu du fait de leur «dépravation homosexuelle»». Et on peut lire, dans le Lévitique, «quand un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ils ont commis tous deux une abomination. Ils seront punis de mort» L'homophobie tend ensuite à se calmer à l'époque du moyen âge pour regagner du terrain durant la montée de l'absolutisme au XIIIème siècle. À ce moment là, l'homosexualité est vue comme un péché, puis un crime contre la Nature à partir du XVIIIème siècle, à l'époque des Lumières. Voltaire, habituellement apôtre de la tolérance, s'y oppose farouchement et qualifie l'homosexualité d'« attentat infâme contre la nature » et d'« abomination dégoûtante ».

Je reviens sur le terme de Nature car c'est souvent sous couvert de cette notion, qu'est incriminé encore aujourd'hui l'homosexualité. Ceci est notamment le cas en ce qui concerne les partisans contre le mariage homosexuel, « la Nature s'y oppose ». La Nature est définie par le CNRTL comme étant: « l'ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaine.» Il est d'hors et déjà intéressant à la vue de cette définition que la Nature soit associée au mariage homosexuel quand on sait que sa définition même l'exclue des humains et de leurs comportements, l'homosexualité étant un caractère, sauf exceptions, que l'on associe à l'Homme et à aucune autre espèce. Employer le terme de Nature, revient à confondre l'homme avec n'importe quel animal, cela revient à réduire le sexe à sa simple nécessité de reproduction en occultant de fait toute notion de plaisir. Si une relation sexuelle avait forcément pour but de déboucher sur une naissance cela se saurait, tout comme il est important de noter que la sodomie, si c'est cela qui dérange, n'est en aucun cas le privilège de l'homosexualité. Il serait déjà donc plus juste de parler de civilisation ou bien de culture pour parler d'opposition. D'après le CNRTL toujours, la culture est traduite par l'ensemble des moyens mis en oeuvre par l'Homme pour augmenter ses connaissances, développer et améliorer les facultés de son esprit, notamment le jugement et le goût.

La culture ou la civilisation, si je la résume, c'est donc l'art de s'élever au dessus de la Nature. Cela va à l'encontre des normes (informelles donc) que l'Homme s'est lui même inventé, un homme avec un autre homme, ou une femme avec une autre femme fait désordre, pourtant comme le disait Bergson, « le désordre n'existe pas, il né d'un ordre que je ne retrouve pas. » Ce serait donc plutôt quand on touche à l'idée qu'on se fait d'un homme, quand on met à mal sa virilité que cela dérange, dans le sens ou finalement, ce n'est pas l'homosexualité dans son ensemble qui paraît rejetée, mais essentiellement sa forme passive, dans l'imaginaire collectif, la folle, la pédale. Il ne vient à personne de fustiger un autre individu d'enculeur, mais bien d'enculé. De même que dans le langage courant, toute chose remarquable pour sa force ou sa résistance ne se verra jamais associée au terme de pédé.

Si la norme est définie par la règle, principe auquel on doit se référer pour juger ou agir, elle trouve également sens dans cette autre définition, celle d'un état habituel, régulier, conforme à la majorité des cas. De ce point de vue l'homosexualité n'est pas normale, car elle ne concerne qu'une minorité d'individus. Et c'est bien certainement de là également que peut être expliqués sa non-acceptation et son rejet.

« On peut pas voir un film à la télévision, une série sans qu'il y ait les gays qui s'expriment; la mode c'est les gays; on est envahis de gays » propos de Christine Boutin, recueillis le lundi 27 mai 2013 sur RMC suite à la palme d'or du festival de Cannes décernée à La vie d'Adèle, d'Abdel Kechiche. Sans parler de mode, qu'elle soit le sujet principal ou bien un élément secondaire, il est vrai que depuis plusieurs années l'homosexualité intéresse divers médias tels que le cinéma, la musique, la télévision, etc. Le monde de l'art n'est lui aussi pas épargné.

Pourquoi mettre sous silence un fait qui concerne 100000 couples (chiffres de l'INSEE) rien qu'en France, d'autant d'un avis qui n'engage que moi, cette médiatisation participe à l'acceptation et la banalisation de ce groupe d'individus car tout le monde le sait, le chemin est encore long.

D'un point de vue juridique, depuis 2002, une loi de modernisation sociale, interdit dans le monde du travail, toute discrimination à l'embauche quand elle concerne l'orientation sexuelle. Puis en 2004 ont suivi deux amendements réprimant tous propos homophobes tenus publiquement. À ce même titre, la loi alourdit les peines pour tout meurtre ou agression physique à caractère homophobe constaté.

Enfin, si le mariage gay donnant aux homosexuels les mêmes droits que les hétérosexuels en matière d'union n'est autorisé en France que depuis 2013 (il fait encore débat selon les camps politiques), certaines failles dans le système juridique persistent.

Le don du sang notamment est toujours fermé aux homosexuels de sexe masculin, peu importe leur comportements vis à vis du sexe. Le don du sang est pourtant très encadré, chaque poche, après avoir été prélevée par un professionnel de la santé, est soumise à une batterie de tests biologiques. Les poches dont les résultats présentent une anomalie sont immédiatement retirées de la circulation et son donneur est averti. Si a priori le risque de contamination du VIH ou de n'importe quelle autre maladie est peu probable, la collecte chez les homosexuels masculins reste à ce jour, encore et toujours interdite. Ceci à mon sens, renforce une nouvelle fois, une certaine exclusion de ces derniers. Plus que les comportements sexuels en eux-mêmes, c'est littéralement l'homosexualité qui est considérée comme un comportement à risques. *

Cela devait être « la fin d'un tabou et d'une discrimination ». La ministre de la santé a annoncé, mercredi 4 novembre, l'ouverture progressive du don du sang aux homosexuels en France, à partir du printemps 2016. Une nouveauté qui s'accompagne toutefois dans un premier temps – au moins un an selon la ministre – de conditions très strictes, notamment l'abstinence pendant douze mois. Une exigence qui ne s'applique pas pour les hétérosexuels.

lemonde.fr/sante/article/2015

Si le projet de loi s'annonce comme une avancée en faveur des homosexuels, ce dernier ne reste cependant pas très clair. Les conditions imposées aux donateurs homosexuels restent très strictes, parfois même démesurées. Partant d'une bonne intention, ce projet de loi, tel qu'il est écrit, ne fait que favoriser l'idée selon laquelle être homosexuel, c'est être exposé à plus de risques de contamination (les conditions pour donner son sang n'étant pas les mêmes pour les donateurs hétérosexuels). Dans cette logique, il est donc bien évident de se poser cette question : « qui voudra du sang d'un homosexuel ? De nombreux débats sont alors relancés, avec certains très farfelus, comme celui du site Christ News qui met en garde la population sur la possibilité de devenir homosexuel après une injection de sang d'un donneur lui-même homosexuel.

La France quelque peu en retard par rapport à certains de ses voisins européens a néanmoins mis en place une politique veillant au bien être de chacun, homosexuels compris. Il existe encore aujourd'hui 77 pays qui pénalisent encore l'homosexualité par de la prison ou bien des peines forcées. Et parmi eux, 11 pays pour lesquels l'homosexualité est passible de la peine capitale.

Papa vient prévenir maman qui est en train de tenir avec moi notre stand à la brocante d'Erquerie. Je me lève et essaye de voir de quoi il s'agit, mais je ne trouve rien. Je perçois un certain affolement sur les stands voisins. Il semble que quelque chose se passe, quelque chose qui paraît même dangereux.

« Il y en a deux qui se tiennent main dans la main »

J'ai découvert Presque rien, de Sébastien Lifschitz, un soir par hasard, il passait à la télé. C'était peut être là, la première fois que je regardais un film pour lequel il était question d'homosexualité, sans pour autant être mièvre ou bien s'en moquer. Ce sujet n'en était d'ailleurs vite plus un, c'était surtout l'histoire d'une amourette de vacances tout à fait banale à quelques détails près, une relation entre deux jeunes hommes aussi belle que fugace. Le film n'en disait pas trop sur cette sexualité minoritaire, « presque rien », et c'est très certainement en évitant tous les clichés qu'il en parlait le mieux.

Plusieurs années plus tard, un autre film retiendra mon attention, L'inconnu du lac. Ce qui m'a surtout intrigué, c'est le cadre. Un lac scintillant sous les rayons du soleil, perdu dans la forêt, il paraît hors de tout, hors du temps. Chaque jour est orchestré comme le précédent, des corps nus viennent se prélasser sur des galets blancs, ils sont faussement indifférents les uns des autres. À l'occasion ils s'aventurent seuls ou accompagnés plus loin dans la forêt pour y échanger quelques étreintes à l'arraché. Aucune barrière, aucun interdit, on en oublie que dans ce lac ils sont cachés et qu'ailleurs ils seraient peut être jugés, raillés. Le film est réalisé de telle sorte que ces rencontres ne jouent sur aucune corde sensible, elles ne demandent aucun consentement, aucune compassion de celui qui les regarde. Elles existent simplement.

C'est ainsi que j'envisage l'homosexualité et la manière avec laquelle je veux la travailler, montrer une sexualité de façon neutre, une sexualité presque comme une autre, ni plus ni moins.

Par le dessin, je donne à voir des moments de vies, importants ou non, mettre en avant ce qui rassemble plutôt que ce qui rend différent.

« Vous ne le voyez pas comme moi je le vois mais c'est ce sucre qui est là, qui me rappelle un souvenir. C'était la guerre, je devais avoir cinq ou six ans. Avec papa, maman et Bertrand nous marchions en direction de Rouen. On voulait fuir les soldats et rejoindre les territoires encore libres. Nous n'avions pas de voiture et comme Bertrand ne marchait pas encore, on le poussait tour à tour dans son landau. Il y en avait du monde sur cette route ! Un jour nous nous sommes cachés chez des gens qui avaient bien voulu nous aider. Les Allemands arrivaient et il ne fallait

surtout pas se faire prendre car nous étions maintenant loin de chez nous, ils auraient vite compris ce que nous étions en train de faire. On était alors cachés dans une cave dont l'accès se faisait par la cuisine, c'était le garde-manger. Les soldats Allemands on finit par arriver dans la maison, on pouvait les entendre. Alors, pour que Bertrand ne fasse pas le moindre bruit, papa et maman le gavaient de ces sucres qu'ils trouvaient à côté. Moi je restais complètement immobile, j'avais peur en voyant mes parents dans cet état. J'osais pas imaginer ce qui se passerait si les soldats nous trouvaient. »

Depuis l'âge de 18 ans, je travaille chaque été en soins dans un hôpital gériatrique de ma région. Je me souviens que le premier jour passé dans ce type d'endroit a été une expérience plutôt traumatisante. Pour la première fois je me suis retrouvé confronté à une nudité toute particulière, celle des personnes âgées. Ces corps me choquent car je ne les connais pas, en dehors de l'art je n'en vois pas.

Encore aujourd'hui, je garde en mémoire ces images de corps violentés par le temps, complètement décharnés, anguleux, des images aussi dérangeantes et fascinantes qu'un dessin de Egon Schiele, qu'une peinture de Lydie Arickx ou encore de Jean Rustin.

Une fois cette première approche dépassée, ce fut plus la condition de ces personnes qui m'a intéressé, ce qu'incarnent et convoquent ces personnes âgées, la place qu'elles occupent dans notre société, ou plutôt celle que l'on veut bien leur accorder.

Amadou Hampâté Bâ, ethnologue et écrivain Malien, disait qu' « En Afrique, un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ». Dans ces sociétés de tradition orale comme on en trouve sur le continent Africain, la mémoire des anciens est une valeur inestimable, au point même que l'on y pleure plus la disparition de ces aînés que celle d'un nouveau né.

Au regard des couloirs inexorablement vides de mon hôpital, je me rends bien compte que cette vision n'est pas vraiment partagée dans le monde dans lequel je vis. Les personnes âgées sont parquées dans leur chambre respective avec pour uniques visites les vas et vient du personnel soignant.

D'après mes recherches, ce désintérêt pour les personnes âgées est dû à de profondes mutations qu'ont connu les cellules familiales de nos sociétés occidentales au cours des deux derniers siècles. Jusqu'au XIX^{ème} siècle, environ 80% de la population vivait et travaillait en milieu rural, les familles étaient de type complexe, c'est-à-dire plurigénérationnelles. Durant cette période, prendre soin de ses aînés, plus aptes à subvenir à leurs propres besoins, était même un devoir d'ordre éthique. C'est un système que l'on retrouve d'ailleurs volontiers dans le monde animal. Chez les loups pour ne citer qu'eux, l'organisation d'une meute, est toujours la même, constituée d'environ une quinzaine d'individus autour d'un couple alpha. Ce sont les chefs de la meute, ils sont les seuls à pouvoir se reproduire et seront toujours les premiers à se nourrir lorsqu'une proie est attrapée. Viennent ensuite les bêtas, les numéros deux hiérarchiques de la meute et potentiels remplaçants du couple alpha. Enfin les subalternes, soumis aux deux groupes déjà cités. Parmi eux on retrouve les membres les plus faibles de la meute, les plus jeunes, mais aussi les plus anciens, les blessés etc. S'ils se retrouvent en bas de l'échelle sociale, ils n'en restent pas moins des membres à part entière, protégés des plus forts en cas d'attaques. Une attention toute particulière est d'ailleurs donnée aux membres les plus âgés et c'est en cela que cet exemple m'intéresse. En effet lors de tous les déplacements du groupe, ce ne sont pas les alphas qui se trouvent en tête de cortège, mais les plus vieux loups. Ainsi la meute se déplace au rythme des plus lents, ce qui permet de ne jamais les abandonner. Dans le cas où la meute atteint un nombre trop important en comparaison des réserves de nourriture, ce ne sont pas les plus anciens loups qui sont rejetés, mais en contraire les plus jeunes, des mâles ou femelles capables à leur tour de reconstituer ensuite leur propre meute.

Mais au fil du temps, la tendance s'est inversée, 85% de la population se retrouve aujourd'hui dans les villes et leurs banlieues, contre 15% vivant en campagne. Les familles sont dites monocellulaires, elles n'ont plus l'espace pour pouvoir accueillir dans leur pavillon ou appartement un ou plusieurs parents.

La vision même que nous avons de la personne âgée a également changé au cours des années. Elle n'est plus vue comme un puits de connaissances. Au contraire, en l'espace d'une décennie, nous avons connu bien plus d'inventions, de révolutions technologiques qu'en l'espace du siècle dernier. Avec l'arrivée d'Internet, la personne âgée et ses connaissances sont vite catégorisées

comme obsolètes. Les difficultés à s'adapter à ce nouvel outil renforcent une certaine exclusion du reste de la société.

Sans aller jusqu'aux cas extrêmes décrits par Soleil Vert de Richard Fleischer et/ou par la balade de Narayama de Shohei Imamura, le cas du troisième âge (du quatrième et des suivants) devient vite un problème sociétal. Tout le monde se souvient de l'été 2003 où près de 15000 personnes, essentiellement des personnes âgées, ont perdu la vie suite aux très fortes chaleurs. La France prend alors conscience des fragilités de son système ainsi que de la grande précarité dans laquelle vivent les personnes âgées du pays, d'autant qu'ils représentent un peu moins du quart de la population. S'en suivent des campagnes de sensibilisations qui réapparaissent chaque année, l'été, afin de prévenir contre une éventuelle récurrence caniculaire. Les personnes âgées gagnent alors en visibilité mais ceci au dépend d'une image encore plus écornée.

D'un point de vue économique, 15 millions de personnes âgées, c'est autant de retraites à distribuer, l'argent rentre vite en compte lorsqu'il s'agit de parler des personnes âgées. Si dans les médias de masse elles sont citées, c'est très souvent dans le but de vendre un traitement ou bien des contrats d'obsèques. Dans les esprits, les personnes âgées sont rattachées à une santé fragile, des soins médicaux coûteux.

La gériatrie (médecine des personnes âgées) est d'ailleurs le service le moins subventionné par l'État car il est jugé comme n'étant pas assez rentable.

Si je reprends l'Utopie de Thomas More, soit une représentation d'une société parfaite, à aucun moment de l'histoire ne sont mentionnées les personnes âgées. De deux choses l'une, soit chez Thomas More le temps n'a pas d'emprise sur son peuple parfait, soit l'auteur a simplement oublié de les mentionner. Ceci est je crois, indicateur du niveau d'attention accordé à nos aînés.

Selon l'artiste français Christian Boltanski, l'art ne servirait qu'à « *nommer ou rendre justice à ceux que l'histoire oublie généralement de nommer* ».

N'oublier personne, je me dis que c'est peut-être l'essence-même de mon travail et cela expliquerait mon attachement pour ces personnes.

« *Je travaille sur le quotidien, sur des mémoires individuelles qui font appel à autre chose, des mémoires qui ne sont pas les miennes mais qui résonnent chez moi, chez les autres, des mémoires finalement plus collectives que personnelles dans lesquelles chacun peut se retrouver, se reconnaître.* »

Cette citation empruntée à Georges Perec dans Le travail de la mémoire (entretien entre Georges Perec et Frank Venaille) résume assez bien ce que je souhaite développer dans mes recherches, à la manière de Boltanski « je m'intéresse à (...) la « petite mémoire », une mémoire affective, un savoir quotidien, le contraire de la grande mémoire préservée dans les livres. Cette petite mémoire, qui forme pour moi notre singularité, est extrêmement fragile, et elle disparaît avec la mort. Cette perte d'identité, cette égalisation dans l'oubli, sont très difficiles à accepter; par exemple, quand on regarde des centaines de crânes, ils ont tous l'air identiques. » Parce que l'art est un combat contre la mort et l'oubli je tente par la notation et la transmissions de ces entretiens, de ces biographies banales, de rendre pérenne ce qui aurait dû être de l'ordre de l'oubli. C'est la définition-même de la mnémographie, « l'art de recueillir, de transmettre et d'immortaliser une histoire ou un événement à l'aide d'images et de courts textes. Cet art peut-être très utile pour relater son propre parcours ou raconter l'histoire d'une entreprise. »

Durant mes temps de discussions en hôpital, chacun me confiait des moments intimes de sa vie, de l'anecdote de famille à l'événement important qui peut changer toute une existence. J'avais affaire à des personnes dépassant pour la plupart les quatre-vingts ans, il n'était donc pas rare qu'ils me content des événements relatifs à l'Histoire, des guerres, des métiers qui aujourd'hui n'existent plus. J'ai appris énormément de choses à leur contact, ils m'ont apporté autant, si ce n'est plus, que je n'ai pu le faire à leur égard. Je vois ces hommes et femmes, comme les témoins du siècle dernier et c'est cette vision d'eux que je veux faire partager.

*témoin; du latin *superstes*, désigne celui qui a vécu quelque chose, qui a traversé de bout en bout un événement et peut donc en témoigner.

La dame de la chambre 126 reçoit très souvent dans son lit, si tu vois ce que je veux dire, le

monsieur de la chambre 22. Il ne monte d'ailleurs que pour ça. Et puis l'autre jour en rentrant dans la chambre 112, j'ai vu le patient à moitié nu, le machin tout gonflé. Je suis certaine qu'il se masturbait ! Ce n'est pas la première fois que les filles le voient faire d'ailleurs. À son âge franchement, c'est un pervers !

dimanche 12 juillet 2015

Je prends ma pause en même temps que deux de mes collègues, deux jeunes filles de mon âge. L'une est étudiante en 3ème année de médecine, l'autre est quand à elle employée titulaire de l'hôpital. Nous discutons de choses et d'autres quand arrive un sujet de conversation assez récurrent, la sexualité des personnes âgées. C'est sur le ton de la rigolade que chacune livre ses petites anecdotes. Je perçois au fil de la discussion que cette sexualité est quelque chose qui dérange clairement leurs esprits, ainsi ce qui était d'abord présenté sur le ton de l'humour glissait peu à peu vers un total dégoût. D'emblée je tiens à mettre de côté le jeune âge de mes collègues, car s'il est vrai que l'écart existant entre ces filles et les patients est grand, il est aussi vrai de signaler que j'ai, à plusieurs reprises, assisté à de telles conversations, mais cette fois-ci, avec des collègues beaucoup plus âgés. Outre le rejet qui transpire de ces conversations, beaucoup se posent la question du droit de ces personnes âgées à s'adonner encore à leurs âges aux plaisirs de la chair.

Entre ahurissement et une certaine compréhension, la sexualité des personnes âgées paraît comme étant profane dans une société où vieillir n'est pas accepté. Il suffit de tomber sur n'importe quelle campagne cosmétique pour le comprendre. S'il existe un âge minimum défini par la loi pour s'adonner au sexe, il semblerait qu'il en existe également un pour lequel le droit au sexe deviendrait obsolète.

Comme en ce qui concerne l'homosexualité, une question m'obsède, pourquoi ce rejet, et surtout pourquoi intervient-il chez ces personnes soignantes, très attentionnées envers leurs patients ?

« Loin de l'image apaisée de la grand-mère gâteau et du grand-père qui va à la pêche, on découvre vite des hommes et des femmes dotés d'une parole libre, drôle et souvent crue. Ils sont actifs, engagés, ils ont des avis tranchés et ne sont pas forcément mesurés, ils parlent de sexualité, de désir, d'amour, toutes ces choses auxquelles on n'assimile pas la vieillesse. »

Si les Invisibles de Lifshitz résonnait déjà dans ma réflexion sur l'homosexualité, il n'est pas en reste pour cet autre sujet qui m'obsède. À l'image de ses travaux, c'est avec une simplicité déconcertante que Sébastien Lifshitz, aborde ce sujet important, lors d'un entretien dans Télérama. Il utilise des mots qui auraient pu être les miens, je me plais même à croire que c'est de cette façon que je pense et explique mon travail.

Quand on parle d'eux, c'est pour évoquer la maladie d'Alzheimer ou le trou de la sécurité sociale et je voulais essayer d'inventer quelque chose de plus digne, de plus juste, sur la vieillesse, qui n'est pas forcément une déchéance ou un mouvoir. Je trouve malsain que notre société ne représente pas un pan aussi important de sa population et ne la traite que par des clichés, alors qu'il est évident que les personnes âgées ont des choses à raconter et quelles sont intéressantes à regarder.

Au départ je dormais dans ma voiture, après j'ai eu besoin d'argent car j'ai perdu mon emploi, je suis un peu sombré dans l'alcool. J'ai dû vendre ma voiture, j'ai alors commencé à dormir dehors. J'attendais que le premier café ouvre à 6 heures du matin pour pouvoir me mettre au chaud. J'avais les jambes bleues par le froid. Je marchais la nuit pour me réchauffer. Et j'ai fait le 115.

J'ai rencontré Pierre quelques semaines après mon arrivée à Caen. Je le croisais tous les jours au même endroit, assis sur son banc, face à l'Orne. Il portait toujours les mêmes vêtements, un pantalon beige, un gros blouson et un bonnet de couleur noire. Comme presque tous les matins, son regard croisait le mien, un hochement de la tête pour se saluer respectivement. Puis un jour je me suis décidé à aller lui parler. Comme je me le suis imaginé l'homme était sans domicile fixe. Il me contait son histoire très naturellement en m'expliquant sans aucune pudeur comment il en était venu à vivre dans la rue. Ceci était pour moi très déconcertant.

D'après l'INSEE, en 2001, 0,2 % de la population française était SDF, aujourd'hui, ce chiffre est en constante évolution et aurait toujours selon l'INSEE, connu un bond de 44%.

Si plus de 80% d'entre eux sont des hommes, il y a également des femmes, parfois même des enfants.

Plus d'un SDF sur trois est divorcé ou veuf, et dans la majorité des cas, ce changement de situation sociale est un des facteurs, si ce n'est l'élément déclencheur, qui amène ces personnes dans une telle situation de précarité. Dans le cas de Pierre par exemple, c'est suite à une violente rupture que tout a commencé, que tout a dérapé. Les événements se sont enchaînés ensuite très rapidement et aujourd'hui cela fait près de sept ans qu'il vit en paria de la société.

Comme il le dit lui-même, une journée type dans la vie d'un SDF ne se résume à pas grand chose, de la survie ni plus ni moins. L'espérance de vie d'un SDF en France est évaluée à 43 ans, soit en dessous de l'espérance de vie du Sierra Leone, dont la moyenne globale de 47,5 ans est la plus basse du monde (d'après l'association Les enfants de Don Quichotte). Mais ce qui semble le toucher le plus, c'est l'exclusion qu'il subit au quotidien. Il ne côtoie que des gens partageant la même situation car en général les gens ont peur de lui. Le simple fait de demander du feu pour allumer une cigarette à un passant relève du défi.

« Fénéant, alcoolique et dangereux, c'est comme ça que les gens nous voient ».

Si un SDF sur quatre travaille, il faut se rendre compte qu'une fois qu'une personne est prise de cette spirale précaire, il est extrêmement difficile d'en ressortir. Pour ceux qui n'en ont pas, trouver un travail n'est pas évident, et dans cette démarche Pierre me confie ne pas toujours se sentir aidé.

À Caen il existe plusieurs organismes en charge des populations en situation de précarité. Il y a notamment la Boussole, un accueil de jour, ouvert sept jours sur sept, situé juste à côté de l'école des Beaux arts. La Boussole est issue de la loi de lutte contre l'expulsion de 1998 demandant une prise en charge continue du publique SDF. Elle offre un accès à l'hygiène et à certains soins médicaux ainsi qu'un service social visant à l'autonomie et à la sortie de la rue. Chaque jour, 120 personnes différentes en situation de précarité transitent dans ses murs. Mais Valérie Morange, la responsable de la Boussole, que j'ai rencontré tient à souligner que le dispositif d'hébergement d'urgence à Caen est saturé, 760 personnes sont logées la nuit à l'hôtel, à cela s'ajoutent 150 places d'hébergement sur toute la ville et malgré tout, il reste encore une trentaine de personnes dormant dans la rue faute de places.

Avec mes moyens je veux participer à un changement positif, au moins dans la façon dont on peut percevoir les populations SDF. J'avais là un témoignage de vie qui me paraissait assez juste, et important à faire partager. Un court récit dans lequel chacun peut se sentir concerné. J'imagine une édition qui à ce jour est encore en construction, un objet diffusable qui je l'espère pourra changer même un petit peu les mentalités. Car il n'y a rien selon moi de plus beau dans l'art qu'un travail qui pose des questions, qui donne à réfléchir allant parfois jusqu'à faire changer nos premières convictions, les miennes en premier.

Lors de ma deuxième année aux Beaux arts, j'ai effectué un stage en partenariat avec la Criée, le centre d'art contemporain de la ville de Rennes. Pendant près d'une semaine, j'ai suivi, caméra en main, six artistes et sociologues chercheurs, en résidence à Maurepas, un quartier dit sensible. L'objectif premier de cet atelier était de mettre à mal les différents a priori que chacun peut porter sur ces endroits et leurs habitants. S'il est vrai qu'en à peine trois heures sur les lieux, on me proposait d'acheter un joint ou deux, j'ai vite été surpris par ce qu'il se dégageait des différentes activités organisées par le groupe de chercheurs. La plus grande claque, je l'ai reçue dès le deuxième jour, quand un sociolinguiste interrogeait les enfants du quartier sur le nombre de langues qu'ils parlaient. Il n'était pas rare que les enfants répondent trois ou quatre langues, il y en avait même une qui atteignait le score inattendu de six. Moi, qui n'arrive que très difficilement à n'en parler que trois, et dont deux laissent franchement à désirer, j'assistais à une belle leçon de vie, quelque chose qui me semblait important de transmettre. Je trouvais là un intérêt concret aux études que je faisais.

Voilà la route qui arrive du cap Aïda, voilà le pont, après le pont il y a une vallée.

Il y a les montagnes tout autour... Nous avons des terres là-bas, dans la zone C qui est contrôlée par Israël.

Ces terres appartenaient à quelqu'un

et avant sa mort cet homme avait dit à mon père

*de les garder et de ne jamais les vendre
et d'en prendre soin comme des ses propres enfants.
Nos terres étaient exactement ici, dans la vallée
elles étaient grandes, environ 16 dounams
si tu avais vu cet endroit : c'était comme le paradis.
J'avais un lieu préféré entre tous où il y avait de vieux pins majestueux
on l'appel Lieu des Aigles, il y en a plein là-bas
et comme j'aimais tant vadrouiller par là-bas
mon père me disait, tu es comme un aigle
comme eux, tu n'as pas de patrie
Tout ça là, c'est de la forêt...
C'est ainsi que j'ai grandi
avec les animaux, en menant la vie de berger (...)
puis un jour, comme j'étais là bas avec mon père
j'ai vu débarquer un tas de jeeps remplis de soldats
ils sont venus vers moi et m'ont demandé mes papiers
Pourquoi, j'ai dit — Juste un contrôle de routine, venez avec nous, dis minutes et on vous ramène
mais on père est vieux, que lui voulez-vous ?
Rien à faire, ils nous ont embarqués au checkpoint
là dans le checkpoint il y a un petit bureau
où ils nous ont posé plein de questions...
et à notre retour, tout était détruit
la maison, la ferme, les conduits d'eau
ils avaient tout poussé dans le ravin
avec toutes nos affaires à l'intérieur.*

extrait d'Aïda Palestine, Till Roesken.

Dans un style épuré, Aïda, Palestine est un travail qui m'a profondément marqué. Dans cette vidéo, l'écran donne à voir un autre écran, une feuille blanche sur laquelle se dessinent à l'encre noire plusieurs lignes tremblotantes. Ces lignes viennent former des espaces, ou plutôt un espace précisément, le camp Aïda à Bethléem. Une voix off, ponctue le tout, c'est le témoignage d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, elle raconte le quotidien d'un groupe en situation difficile. Les véritables images se créent plus volontiers dans l'esprit du spectateur. C'est peut être avec cette vidéo que j'ai pris pour la première fois conscience de la force d'un témoignage, d'une parole pure, sans fioriture. L'artiste ne fait que passer le relais, il ne donne qu'à voir, à écouter, sans jamais essayer d'orienter la pensée du spectateur. Cette neutralité m'interpelle.

Une seconde remarque vient compléter la première. Je me rend compte que l'attention et le jugement que chacun prête sur les choses qui l'environnent suit très souvent, dans un premier temps, les chemins déjà frayés par les images, les discours qui lui sont donnés.

Nous vivons dans un monde de communication. Intimement liés aux nouvelles technologies, les discours, les images, autrefois transmis au travers de livres assez coûteux, se sont aujourd'hui multipliés de façon exponentielle pour être accessibles à tous. Il est assez rare d'avoir accès comme c'est le cas pour Aïda Palestine, à une information pure, sans qu'aucun message ne soit véhiculé.

Les médias sont les moyens de diffusion et de transmission d'une information.

Le terme apparaît dans les années 1960. Il est l'abréviation de massmedia, tout support de l'information destiné au grand nombre, c'est une culture produite par les médias.

Comme le théoricien des médias Marshall McLuhan le faisait remarquer très justement dès les années 60, « les médias ne sont pas uniquement un canal passif d'informations. Ils fournissent les bases de la réflexion, mais ils modèlent également le processus de la pensée ».

Cette réflexion est, je pense, très importante dans le cadre de mon mémoire car elle met l'accent sur le rôle que jouent les médias dans les sujets que j'aborde, l'image qu'ils donnent à voir de chacun de ces groupes de personnes.

Pour autant, aujourd'hui, de nouvelles formes de médias font leur apparition. Je fais notamment

référence à l'arrivée d'Internet, où la communication n'est plus exclusivement unidirectionnelle. Avec Internet il est désormais possible de devenir acteur à part entière de son théâtre d'informations, d'en gérer son contenu voir même de le créer ou encore de le modifier. Si des groupes tels que les anonymes, membres insoumis, défenseurs des libertés et assoiffés de justice sont un parfait exemple des capacités qu'offre Internet à ses usagers, la tendance d'un tel pouvoir semble plutôt pencher pour de tous autres comportements, La course aux liens sociaux et à l'estime de soi.

Le contenu est roi (content is King), c'est sur ce principe qu'Internet est né et a fini par s'imposer dans la vie de chacun. Avec Internet il est possible de tout faire ou presque. Sur la base de mises à jour récurrentes, les services du Web sont chaque jour plus performants, plus complets, et ce d'un simple clic, du bout des doigts. Avec Internet, l'utilisateur est placé au centre de toutes les intentions. Derrière chaque contenu, que ce soit des documents publiés ou bien un simple produit de consommation, il y a toujours d'une manière plus ou moins directe, une ou des personnes. Internet est alors vu comme un créateur possible de liens entre les individus, c'est d'ailleurs pour cela que l'on parle de réseau Internet. Au cours de son évolution, des sites qui ne vont se consacrer qu'à l'entretien de ces liens interpersonnels font leur apparition, on les appelle les réseaux sociaux. À la fois reflet et acteurs des transformations de nos sociétés, les réseaux sociaux et le succès massif qu'ils connaissent très vite vont soulever de nombreuses interrogations, aussi bien sociologiques, juridiques qu'économiques.

Dominique Cardon, sociologue au laboratoire des usages d'Orange Labs et chercheur associé au centre d'études des mouvements sociaux (CEMS/EHESS) a porté ses dernières recherches sur les réseaux sociaux. Dans sa recherche sur «Le design de la visibilité, le chercheur met en place un essai de cartographie du web 2.0, une véritable typologie des réseaux sociaux dans lequel chaque réseau social est classé dans une des cinq catégories qu'il définit. Il y a le «paravent», le «clair-obscur», le «post-it», le «phare» et la «lanterne magique» . Le tout est placé dans un tableau tenant sur deux axes: en abscisse se trouve un axe «réel-projeté» et en ordonnée un axe «être-faire». Sur le premier axe, plus un site/réseau social se base sur l'identité propre de l'internaute dans la vie réelle et plus il sera proche du point «réel», c'est le cas par exemple pour le site «copains d'avant» dont l'intérêt et de reprendre contact avec des personnes connues il y a quelques années, rencontrées pendant un certain parcours scolaire/professionnel. L'intérêt n'est donc pas de mentir pour ces sites. Au contraire, plus on se rapprochera du point «projeté» et plus l'identité prise par l'internaute sur les sites en question sera détachée du monde réel, c'est le cas par exemple pour les sites/jeux en réseau comme WOW. Sur l'axe des abscisses, le point «être» conviendra aux sites dont l'unique intérêt portera sur l'identité des internautes, c'est notamment le cas pour les sites de rencontre. Par contre si l'on se rapproche du point «faire», cette fois c'est l'activité de l'internaute sur le site qui sera mis en avant, comme par exemple poster des photos sur Flickr.

Fatima Aziz, Doctorante en sociologie visuelle au Laboratoire d'histoire visuelle contemporaine à l'EHESS, dans son étude L'Amplification du visuel sur les réseaux propose quant à elle trois grandes catégories de réseaux sociaux. Il y a les réseaux sociaux généraux, qui offrent plusieurs thématiques, parmi eux on retrouve des sites tels que Facebook Les plate-formes visuelles dédiées à l'image fixe et/ou animée (Flickr etc.) et les sites spécifiques qui se limitent à une seule thématique comme LinkedIn.

Ce qui différencie tout ces réseaux c'est avant tout le panel des différentes interactions qu'ils proposent, interactions qui ne sont pas de la même sorte puisqu'elles ne demandent pas toutes le même effort. Par exemple mettre à jour son statut, publier une photo, un texte ou commenter ces types de publications demandera plus de temps qu'un simple poke (attirer l'attention d'une personne en lui tapotant sur l'épaule, signalé par une main pointant l'indexe en avant) ou un «j'aime», ou un repartage du contenu. Il est donc plus facile de partager que de produire un contenu. Ainsi un internaute pouvant être présent sur plusieurs de ces réseaux à la fois ne passera pas autant de temps

Le design des interactions d'un site Internet n'est pas sans conséquence sur les comportements sociologiques de ses utilisateurs. En reprenant l'idée évoquée précédemment concernant le gain de temps qu'il y a à liker un article ou un statut plutôt que de le commenter, il est facile de constater que le nombre d'interactions de ce genre (plus courtes) sont de plus en plus nombreuses avec les temps à l'instar des commentaires. Une étude a récemment mis en évidence que les interactions

entres personnes sur Facebook sont devenues plus nombreuses mais aussi plus courtes. Ceci est en partie dû à l'omniprésence de ce fameux bouton, «like» qui se retrouve même en dehors des limites du réseau social. Ce simple bouton après plusieurs années de fonction se présente comme une sorte d'automatisme chez l'utilisateur de Facebook. Le Facebookien « like » à tout va, il a l'impression que son avis compte et attend de ses homologues le même comportement. Mais si je lance la pensée un peu plus loin, je me rends compte que si le bouton « like » existe, le bouton «dislike» quant à lui est totalement absent de Facebook et cela est également le cas pour la plupart des réseaux sociaux, il aura fallu attendre 2010 pour le voir apparaître sur Youtube. Sur Dailymotion, pas de j'aime ou je n'aime pas, mais un système d'étoiles, de 1 à 5. Une note de 1 ou 2 est une manière d'exprimer qu'on aime pas ou qu'on désapprouve. Sur Facebook il est possible a priori de publier et de commenter une information, apporter son avis, mais cette relative liberté d'expression permet-elle une confrontation de points de vue, un réel débat, laisse-t-il place à la critique ? Autre phénomène étrange mais bon à noter, quand une personne vous invite à devenir son ami sur Facebook vous avez une notification par contre si cette dernière décide de vous supprimer par la suite vous n'en serez pas prévenus. À trop vouloir baser le site sur la bonne entente et «les idées positives», Facebook et les réseaux du même type se transforment en de véritables éloges de la flatterie. Cela renforce une fois de plus la théorie des interactions plus nombreuses mais plus courtes, la quantité semble prévaloir sur le contenu et la qualité. Cela amène à des changements de comportements sur Internet, voire parfois même d'identité. Le but étant d'être le plus visible possible sur les réseaux sociaux, exister. Selon Dominique Cardon l'internaute peut avoir jusqu'à quatre identités distinctes sur le net. Il y a l'identité civile, celle qui se réfère à ce que vous êtes dans le réel, celle dont tout le monde a accès. Il y a également l'identité agissante qui est définie par ce que la personne fait de sa vie comme le métier, les activités sportives, artistiques, etc. En troisième possible Cardon évoque l'identité narrative, sorte d'identité projetée. Enfin l'identité virtuelle, l'identité que chacun aimerait incarner. Il y a donc différentes façons d'exister sur Internet, l'extériorisation de soi et la simulation de soi.

Il faut être vu partout avec tout le monde, c'est de là qu'est apparue la fonction de tag sur les photos, fonction avec laquelle il est possible de s'identifier sur une photo mais aussi d'identifier d'autres personnes sans leur accord. Ces photos une fois taguées se retrouveront sur les fils d'actualités de chacune des personnes identifiées et donc visibles par l'ensemble de leurs contacts respectifs. Cela pose donc des problèmes au niveau du contrôle de l'image de chacun. Bien sûr il est possible de se «détacher» à tout moment mais parfois il suffit de quelques minutes ou même secondes pour que le mal soit fait. Et qu'en est-il des personnes qui n'ont pas de compte sur Facebook ? Paradoxalement il est fréquent de voir des personnes s'inscrivant sur Facebook non pas pour interagir avec les autres mais pour pouvoir contrôler un peu mieux les images qui circulent d'eux-même sur le réseau. De même que, qui peut garantir des conséquences de certaines photos dans le temps, sorties de leur contextes ou partagées sur d'autres sites ? Il existe là peut être un soucis de protection. Avec Twitter le besoin de se faire connaître semble encore plus important. Contrairement à Facebook, les liens d'amitié n'existent pas vraiment, il suffit de « suivre » (en anglais follow) le compte d'une personne pour être averti de son actualité. Fait important à noter: il est très facilement possible de suivre qui que cela soit, même une célébrité. S'il est intéressant de suivre quelqu'un, être suivi l'est encore plus. Ceci est significatif de la popularité de chacun, il n'est d'ailleurs pas rare que les célébrités elles-mêmes se comparent par rapport à leur nombre de followers (personne qui en suit une autre).

le Hashtag « # » est l'arme ultime pour capter l'attention. Twitter facilite le travail avec sa rubrique « tendance » regroupant les hashtags les plus usités du moment.

Pour comprendre et expliquer l'engouement massif pour les réseaux sociaux, Francis Jauréguiberry et Serge Proulx, deux sociologues français, mettent en avant trois logiques.

La première est la logique d'intégration qui se justifie par le simple fait d'être connecté. Etre présent sur les réseaux sociaux confère à l'utilisateur une identité, il existe sur la toile et a la possibilité de s'apparenter à un groupe. Il y a ensuite la logique stratégique, définie comme étant un gain d'efficacité et de rentabilité, une façon d'occuper son temps libre, nouer des liens amicaux (Facebook) professionnels (Linkedin) ou amoureux (Tinder). Enfin il y a la logique de subjectivation. Cette dernière concerne la propre existence de l'utilisateur, l'occasion de trouver un sens à sa propre vie, mettre en avant un trait de sa personnalité plutôt qu'un autre dans le but de susciter l'attention des autres.

Bon anniversaire, Marc. Le 5 décembre 2008, tu fêteras tes vingt-neuf ans. Tu permets qu'on

se tutoie, Marc ? Tu ne me connais pas, c'est vrai. Mais moi, je te connais très bien. C'est sur toi qu'est tombée la (mal)chance d'être le premier portrait Google du Tigre. Une rubrique toute simple : on prend un anonyme et on raconte sa vie grâce à toutes les traces qu'il a laissées, volontairement ou non sur Internet. Comment ça, un message se cache derrière l'idée de cette rubrique ? Évidemment : l'idée qu'on ne fait pas vraiment attention aux informations privées disponibles sur Internet, et que, une fois synthétisées, elles prennent soudain un relief inquiétant. Mais sache que j'ai plongé dans ta vie sans arrière-pensée : j'adore rencontrer des inconnus. Je préfère te prévenir : ce sera violemment impudique, à l'opposé de tout ce qu'on défend dans Le Tigre. Mais c'est pour la bonne cause ; et puis, après tout, c'est de ta faute : tu n'avais qu'à faire attention.

Article du Tigre

Comme le montre cet extrait d'article, vouloir être visible sur plusieurs réseaux à la fois n'est pas sans risque vis à vis de la vie privée. Prises individuellement, les informations que s'accorde à donner un utilisateur sur un réseau social ne paraissent pas dangereuses. Mais si quelqu'un vient à regrouper toutes celles d'une même personne sur tous les sites qu'elle parcourt, des problèmes peuvent apparaître.

Suite à la lecture de « Bon anniversaire Marc », je me suis demandé, s'il était réellement facile de traquer une personne sur Internet et d'en regrouper toutes ses informations personnelles. J'ai commencé à suivre une personne au hasard sur Facebook, Cynthia, dont le journal était dit « public », c'est-à-dire accessible à n'importe qui et donc à moi également. J'avais accès à cinq années d'activités sur le réseau social, entre avril 2009 et avril 2014 (date de fin de mes recherches) j'ai pu suivre l'intimité de Cynthia, observer de chez moi l'évolution de ses rapports avec ses amis, être aux faits des différentes relations amoureuses qu'elle a connu, voir son fils grandir. Je prend connaissance d'événements très intimes, pour certains même, j'ai l'impression d'être proche d'elle, de partager ses peines. Chaque information collectée me permet de dresser un portrait plus complet de Cynthia, des goûts musicaux, des surnoms, autant d'indices qui facilitent ma traque opérée sur Internet. En l'espace de quelques jours j'ai identifié le profil de Cynthia sur pas moins de huit autres sites Internet, avec à chaque fois une nouvelle facette qui se dévoile, j'en apprend sur le type d'hommes qu'elle recherche, les animaux qu'elle possède etc. Le constat est quelque peu terrifiant, en m'attardant sur Cynthia, je me suis rendu compte que j'en savais peut être plus sur elle, que sur bon nombre de mes amis.

La société actuelle est confrontée au besoin grandissant de l'individu de s'exposer, d'offrir son intimité et ce, à la planète entière. La réussite des réseaux sociaux s'explique notamment par la simplicité que chacun a à se façonner une projection de lui-même, constituée de données soigneusement choisies et filtrées par lui. L'usage actuel des réseaux sociaux tels que Facebook répond à un désir de déballage de soi, d'extime qui par opposition à l'intime est défini par Serge Tisseron (Psychiatre) comme étant « *le fait de placer certains éléments strictement personnels dans le domaine du public avec le souhait qu'il en résulte à la fois une intimité plus riche et des liens nouveaux.* »

Alors AliSHia, Alishia de Belgique, ça va Alicia ?

Heu oui ça va.

Je te présente Abdela, Alishia, je fais une présentation standardesque. (rires) Alicia tu as 15 ans toi ?

Oui

Qu'est ce qui t'arrive Alicia ?

Bin, j'ai reçu un sms de la maman de ma meilleure amie pour me dire que ma meilleure amie était morte en fait.

Hen lala c'est chaud... Et comment ? Vous voyez pourquoi on fait les pubs pour sam; c'était en quelle année ça Alicia ?

Bah il y a deux mois.

Ah oui d'accord c'est récent.

Salut guillaume ça faisait trois ans que j'étais avec ma copine on habitait à 755 km l'un de l'autre et quand on est passé du virtuel au réel c'était plus la fille que je pensais, c'était une Fake.

ah ouais ?! C'est chaud !

(..)

De part les réseaux sociaux, les blogs, les émissions de télé réalité ou bien la radio, dévoiler toute son intimité au grand jour devient un événement banal, un rituel dans lequel chacun, acteur comme spectateur, semble contenter ses instincts exhibitionniste ou voyeur. Il n'y a aucune hiérarchie dans les informations qui sont données à voir ou à entendre, pas ou peu de contrôles. L'ensemble donne un amas indigeste, souvent vulgaire, desservant des histoires qui dans d'autres contextes gagneraient très certainement en sensibilité, ou plus généralement en attention

Si Internet ou encore la télé réalité en sont des manifestations populaires, l'artiste n'échappe pas au phénomène, ainsi dans l'art, le clivage traditionnel entre le domaine privé et le domaine public tend à s'amenuiser. Un exemple me vient tout de suite en tête, c'est le travail de Sophie Calle, dans lequel l'artiste n'hésite pas à jouer avec les limites poreuses entre vie publique et vie privée, entre voyeurisme et exhibitionnisme. La vie, sa vie est mise au premier plan.

La biographie est la vie (bios) écrite (d'après graphein, écrire), ou plus précisément le récit (l'histoire, story), plus ou moins véridique d'une vie. Au milieu du XIXème siècle, au moment où se formaient les premiers médias modernes, la biographie s'est diversifiée. La vie est alors entrée dans l'oeuvre, ou plutôt l'oeuvre a été identifiée à la vie. La biographie des artistes s'inscrit d'abord dans leurs productions, comme quand Jean-François Chevrier écrit dans *Formes biographiques*, « Marcel Duchamp peint un portrait de son père à la manière de Cézanne (portrait du père de l'artiste, 1910), l'artiste déclare une double généalogie; celle de l'état civil et celle qu'il se donne en tant qu'artiste. »

Dans ma propre production, une intimité se dégage et c'est très souvent de la mienne dont il s'agit. Je conçois l'art comme un exutoire, le moyen d'exprimer une émotion, des sentiments que je ne saurais difficilement faire ressortir autrement. Je parle de la vie des personnes que je rencontre, mais aussi par extension de la mienne. Quand j'aborde les sujets de Pierre le SDF ou bien des personnes âgées de la maison de retraite dans laquelle je travaille, je parle aussi de moi, parce que c'est sur mon chemin qu'ils se trouvaient ou bien moi sur le leur. Quelque part chacun m'a touché, au plus profond de moi, ils se sont dévoilés à moi, m'ont fait confiance et c'est ce passage sensible, cette interaction entre deux personnes que je souhaite transmettre dans ce que je produis. Personne ne mérite de vivre dans l'exclusion ou bien l'oublie. Qu'il y a-t-il de plus important dans la vie si ce n'est profiter au mieux du temps qui nous est donné à vivre ? Qu'il y a-t-il de plus important que de s'entourer de personnes que l'on aime, de partager sa vie avec sa famille, ses amis ?

Par l'écriture et l'image je tente de recréer du lien. L'édition est un médium que je privilégie, que j'expérimente, que je finis par connaître et qui me satisfait. Par lui, je mets en forme un objet, quelque chose de physique, de concret, quelque chose qui est, je l'espère, sensible et compréhensible, quelque chose qui peut être diffusé, transmis au plus grand nombre. Je m'intéresse énormément à l'objet édité en tant que tel, à ce qu'il dégage. Car si le message qu'un livre peut contenir et certes essentiel, sa forme n'en est pas moins importante. Son format, le choix du papier, des typographies, de la mise en page, chacun de ces éléments a un sens, le livre en tant qu'objet possède son propre langage. Il y a des livres qui se mangent, des livres dont l'encre disparaît après avoir été lus, des livres qui font appel au toucher, à l'ouïe, aux cinq sens à la fois. Un tas de livres remarquables de par leur forme, apportant une autre lecture de l'édition. Le dernier livre que j'ai trouvé remarquable en tant qu'objet s'intitule *Aveugles*, de Sophie Calle justement. Si les témoignages poétiques et poignants, ceux que j'affectionne tant, ont certainement orienté mon regard, beaucoup d'éléments plastiques retiennent mon attention. L'édition est pensée à la fois pour les voyants et pour les non ou malvoyants. Le livre alterne les papiers machines traditionnels avec d'autres beaucoup plus fins, plus sensibles. Je me plais à les caresser. Plus loin, du texte en braille apparaît, il s'agit certainement de la traduction de chacun des écrits imprimés, peut être pas. C'est en cela que j'apprécie ce livre, de part les choix de l'artiste est né chez moi une pointe de douce frustration. J'aime penser qu'il s'agit en fait de tout autre chose, toute un pan d'histoires auquel je n'aurai pas accès. Je suis comme handicapé, handicapé du toucher.

S'il est vrai que la forme d'un livre peut contribuer à l'appréciation de son contenu, il est aussi vrai qu'elle peut au contraire desservir la lecture, l'impression que chacun a d'un livre. *J'ai travaillé mon comptant* de Françoise Pétrévitch est ici pour moi un parfait exemple. Bien qu'il s'agisse d'un recueil de témoignages, en maison de retraite qui plus est, cette édition me semble froide, presque hermétique. J'ai travaillé mon comptant s'annonçait pourtant comme une référence

phare de mon travail et pourtant je l'ai très vite mise de côté. L'édition à mon sens ne met que peu en avant ces témoins d'une vie passée pour focaliser toute l'attention sur les dessins de l'artiste. Organisée en double-pages, d'un côté un entretien dactylographié, celui d'une personne âgée et de l'autre une image, l'illustration de l'artiste, le dialogue qui se crée des deux n'est selon moi pas très concluant, souvent à côté. Je remarque que certains éléments récurrents dans le travail de Françoise Pétrovitch réapparaissent dans l'édition, comme par exemple les talons rouges ou encore les ombres. Les thèmes de la féminité, du double (etc.) des thèmes qui résonnent chez l'artiste mais qui ne sont pas toujours ceux qu'incarnent ces différents entretiens. Il y a dans *J'ai travaillé mon comptant* un certain reniement du texte au profit d'envies ou bien d'automatismes du dessin, une interprétation de l'artiste qui semble comme détachée de tout, de son sujet initial. Quand je parcours le livre, j'ai très souvent l'amer sentiment que ces entretiens ne sont finalement rien de plus que des prétextes à un artiste pour donner une valeur à son travail.

J'ai un goût pour le labeur, synonyme d'investissement. Il valide selon moi un réel attachement à un projet. Quand je suis confronté au travail d'un artiste (ou au mien) la première question que je me pose relève de la sincérité de ce qui est donné à voir. C'est très souvent de la réponse à cette question que je vais commencer à apprécier ou non une pièce. On ne doit pas mentir avec son travail. De fait, je m'accorde à dire qu'en général, mon attention se portera dans un premier temps plus volontiers sur des travaux qui visuellement auront impliqué leur auteur aussi bien dans le temps que dans un certain degré de connaissances techniques. Sans mettre de côté le concept d'une oeuvre, j'admet me désintéresser assez facilement d'un travail, si je ne ressens pas un réel engagement de celui ou celle qui en est à l'origine. Et quand il s'agit comme dans mon travail ou dans les deux éditions citées précédemment, la visibilité, l'importance donnée au/x sujet/s est décisive.

« Affalé dans le salon, je regarde seul la télévision. Aux alentours de seize heures, j'entends le téléphone sonner, un cri strident vient immédiatement l'accompagner. C'est la voix de ma tante qui de l'autre pièce m'appelle. Tandis que je me lève fébrilement, les hurlements s'intensifient. J'arrive dans la pièce d'à côté où se tient ma tante, elle est toujours au téléphone, le visage complètement fermé. Elle finit par se rapprocher de moi : «Je suis désolée mon bébé, ton père a eut un accident.» Sur le coup je ne comprends pas tout, j'imagine que la chose est assez importante et commence à chercher du regard mes affaires pour partir à l'hôpital. Mais ma tante ne bouge pas et ses yeux continuent de me fixer. Le moment est solennel, elle finit par éclater en sanglots tout en me lâchant du bout des lèvres ces trois mots : «Il est mort»

Extrait de 07/09/13.

MEMENTO MORI

Si l'art est très souvent en ce qui me concerne un lieu de transmission, dans certains cas je m'en sers également comme exutoire, il ne s'agit alors plus de la mémoire d'autres, mais de la mienne. La mémoire est définie comme étant une activité biologique et psychique qui permet d'emmagasiner, de conserver et de restituer des informations. J'ai perdu mon père le 7 septembre 2013 lors d'un accident de moto. N'ayant pas directement vécu ou vu cet accident, je ne peux donc pas réellement parler de mémoire de l'événement. Malgré son importance il n'y avait rien à emmagasiner. Pour autant, à la manière d'un collage, une sorte de mémoire fictive commençait à se dessiner très clairement dans mon esprit. Des images, des reconstitutions de scènes venaient à se former à partir de lieux que je connaissais, de routes que j'empruntais, d'accidents que j'avais pu voir dans les films, à la télé, etc. Si bien qu'il devenait difficile à distinguer le vrai du faux. Ce phénomène en lui-même n'a rien d'exceptionnel, il est assez courant, et se produit la plupart du temps sans que l'on s'en rende compte, de l'histoire entendue maintes fois que l'on croit au final l'avoir vécue, à l'événement que par habitude on enjolive en le contant si bien que l'on finit par l'admettre tel quel (comme cela est décrit dans *W* ou le souvenir de l'enfance, Georges Perec) en passant par le simple déni que peut opérer le cerveau dans certaines circonstances.

Dans ma situation, en plus d'être consciente, cette mémoire factice se présentait comme une nécessité, la clé pour pouvoir comprendre et mieux accepter ce qu'il se passait.

Par nécessité donc, j'ai commencer à produire toutes sortes d'images qui me venaient à l'esprit, ceci à cadence régulière, presque quotidienne, pendant près d'une année. C'était là, une manière

de me rattacher le plus possible à mon père, une façon comme une autre d'atténuer sa disparition. L'ensemble donne une édition d'environ 120 pages, dans laquelle photographies et illustrations s'entremêlent au rythme d'un message de soutien qu'une amie m'a envoyé.

Dans ma pratique, j'ai également entamé une collecte de « faux souvenirs » par une mnémotechnie que je me suis inventé. De manière instinctive, j'ai commencé à me constituer un inventaire de matériaux, une sorte d'archive privée qui fait écho chez moi à l'accident, le métal pour la carrosserie, du tissu pour le corps, le verre pour le pare-brise, etc. Comme d'autres artistes l'ont fait avant moi, notamment Joseph Beuys, je me suis constitué une sorte de mythologie personnelle (terme inventé en 1972 pour la documenta 5 de Kassel organisée par Harald Zeman). Les premières étapes de mon travail, en répondant à un sentiment fort qui m'habitait, se traduisaient par des actions de détérioration, voir de destruction de ces matériaux. Plus je malmenais la matière et plus elle devenait expressive, sous presse par exemple.

Chaque objet auquel je m'attachais devenait comme le suaire déserté d'un corps, celui de mon père, dont l'empreinte n'a jamais pu être gardée.

Mon propre corps a vite été mis à contribution sur des matériaux plus imposants, comme une portière de voiture accidentée. Je viens consciencieusement encreur cette dernière dans ses moindres recoins, comme un légiste autopsiant un corps et je pose ensuite un drap dessus. J'estampe toutes ses crevasses, fractures de l'accident, comme un enregistrement, une mnémographie de cet instant passé. À travers le tissu je peux ressentir la rudesse, la froideur de chaque élément, parfois mous, d'autres fois coupants, une mémoire tactile vient enrichir ce qui jusqu'à maintenant n'avait été que purement visuel. À l'image d'un Jean-Baptiste Grenouille dans le Parfum, j'essaye en vain, de capturer ce qui n'existe déjà plus, une présence que m'avait prise la mort.

D'après Max Ernst, par le frottage, *« C'est en spectateur que l'auteur assiste, indifférent ou passionné, à la naissance de son œuvre et observe les phases de son développement. »*

Apparaît une empreinte noire sur le drap blanc, c'est le visage transfiguré de l'accident.

En éthologie et en psychologie, l'empreinte (ou l'imprégnation) est définie comme étant la mise en place, définitive, d'un lien entre un déclencheur extérieur et un comportement instinctif. Ce que je trouve intéressant là, c'est le lien subreptice entre la définition même de la technique que j'ai utilisée et l'intention première que j'avais en créant cette image.

En même temps, créer des images autour de cet événement, ne fait que renforcer la disparition, l'absence de mon père.

Il y a une citation de Boltanski très appropriée pour parler de cela : « Durant toute ma vie, je n'ai cessé d'accumuler des preuves pour empêcher les choses de disparaître, et finalement je n'ai fait que renforcer leur disparition, accentuer la vision de cette perte. »

Pourtant je continue. Quand une personne disparaît, il ne reste derrière elle que peu de choses, les objets qu'elle aura possédés tout au plus. Mais que reste-t-il de son histoire, l'essence-même de toute son existence ? Produire des dessins, des éditions, toutes sortes d'objets puis les transmettre, c'est quelque part rendre pérennes toutes ces histoires, ces brèves de vies. Je décide donc de créer des objets pour contrer au mieux ce qui était appelé à tomber dans l'oubli. Je répète le procédé à l'infini, attentif, à l'affût d'une prochaine histoire à transmettre.

«si nous sommes très très compulsifs, tout ce que nous avons à notre disposition est la répétition, et cela exprime la validité de ce que nous avons à dire. »

Louise Bourgeois

